

SLOT MACHINE PRÉSENTE



FESTIVAL DE CANNES
CANNES PREMIÈRE
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

EUREKA

UN FILM DE LISANDRO ALONSO

2H36 – FRANCE, ARGENTINE, ALLEMAGNE, PORTUGAL, MEXIQUE – 2023 – 1.85 – 5.1

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet – 75017 Paris

tél : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

PROCHAINEMENT

RELATIONS PRESSE

matilde incerti

assistée de thomas chanu lambert

28, rue Broca – 75005 Paris

Tél. : 01 48 05 20 80 / 06 08 78 76 60

matilde.incerti@free.fr

MATÉRIEL PRESSE TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.LE-PACTE.COM

SYNOPSIS

Alaina est accablée par son travail d'officier de police dans la Réserve de Pine Ridge. Elle décide de ne plus répondre à sa radio.

Sa nièce, Sadie, attend son retour pendant une longue nuit, en vain.

Sadie, triste, décide d'entamer son voyage avec l'aide de son grand-père. Elle s'envole dans le temps et l'espace vers l'Amérique du Sud. Elle ne regardera plus de western en noir et blanc, qui ne la représentent pas.

Tout lui semble différent quand elle commence à percevoir les rêves d'autres indiens qui habitent dans la forêt. Ses conclusions sont incertaines...

Les oiseaux ne parlent pas aux humains, mais si seulement nous pouvions les comprendre, ils auraient sans doute quelques vérités à nous transmettre.



NOTE D'INTENTION DE LISANDRO ALONSO RÉALISATEUR

Plusieurs années se sont écoulées entre EUREKA et mon précédent film. Je me suis consacré entretemps à d'autres activités dont certaines étaient plus importantes que d'autres. Et puis, j'ai commencé à réfléchir au film que j'aimerais et aux gens dont j'aimerais m'entourer – à ceux qui s'embarqueraient avec moi dans une nouvelle aventure cinématographique qui nous emmènerait sans aucun doute vers des territoires inconnus.

Je me suis beaucoup documenté sur les différentes réserves indiennes aux États-Unis et notamment sur celle de Pine Ridge dans le Dakota du Sud où, en 2017, j'ai séjourné quelques mois. Dans cette réserve, la population est laissée à l'abandon. C'est ainsi qu'il n'y a que 23 policiers pour répondre aux besoins des 50 000 habitants. Pourtant, les gens ont choisi de continuer à vivre sur place et à se battre pour s'en sortir, malgré l'indifférence, voire le mépris, du reste de la population américaine et des jeunes générations.

Je me suis aussi intéressé aux oiseaux, à leur capacité à voler et à leur liberté. À leur aptitude à migrer d'un continent à l'autre, sans se soucier des frontières, des barrières douanières ou des questions de comptes en banque ! Et même si le changement climatique affecte directement les oiseaux, ils continuent à migrer et à se reproduire. Je considère les oiseaux comme porteurs d'une forme de sagesse inaccessible à l'être humain – une sagesse millénaire et mystérieuse. Certains oiseaux peuvent voler pendant douze jours sans se poser. Douze jours entiers sans manger, douze jours où ils ne peuvent dormir – et rêver – que quelques minutes à la fois – où leurs rêves, qui ne durent qu'un instant, sont traversés d'images énigmatiques et fantastiques sans logique aucune.

J'ai voulu créer un lien entre le passage du temps et les différents peuples qui ont vécu sur cette terre depuis le tout début, bien avant la colonisation. Certains ont perdu tout lien avec leurs descendants directs en cherchant à comprendre leur manière d'être au monde, d'autres, au contraire, ont conservé ce lien. J'ai souhaité comparer les communautés d'Indiens d'Amérique du Nord à celles qui vivent près de l'Amazonie et qui ont fui la modernité dans l'espoir de préserver leurs traditions ancestrales. Nous nous sommes rendus dans la forêt amazonienne pour y rencontrer ses habitants et leur proposer de jouer dans le film. C'était un rêve qui se concrétisait de pouvoir travailler avec eux et de les considérer comme des acteurs à part entière.

J'ai eu envie de me perdre dans la jungle avec eux et mon équipe. De rire, de travailler, de me sentir observé par les oiseaux et les animaux qui vivent au milieu des arbres et qui traversent les fleuves. Des oiseaux qui observent les êtres humains et qui les voient, après une dure journée de travail, trouver un peu d'or – fidèles à la tradition ancestrale de l'orpaillage – sans équipement moderne, ni machines, mais seulement avec l'espoir de s'enrichir rapidement.

Enfin, si j'ai souhaité m'atteler à ce projet, c'est parce qu'il s'agissait d'un film que personne n'avait encore fait. Il n'était pas dérisoire de montrer la beauté et la part d'ombre de l'Amérique, de ceux qui y vivent et de ceux qui l'abîment, mais aussi de se laisser griser par un tel spectacle.

Lisandro ALONSO



ENTRETIEN AVEC LISANDRO ALONSO

EUREKA est-il le plus complexe de tous vos films ?

Oui, probablement. C'est difficile de l'expliquer et de le traduire en mots, un peu comme expliquer un tableau. Non pas que je me croie peintre, mais parce qu'il est extrêmement complexe. Mais on peut essayer...

D'où provient l'idée de ce film ?

Dans JAUJA j'avais envisagé une mise en images de différents personnages indiens. En finissant le film, j'ai senti que j'avais envie de continuer à explorer cet imaginaire. Instinctivement je me suis tourné vers le western nord-américain et vers un roman de Cormac McCarthy, *Méridien de sang*, qui raconte la violence qui a accompagné la conquête de l'Ouest et la vie à la frontière, les massacres qui s'y sont produits et l'absence d'une loi valable pour tous. Au fond, je crains fort qu'aujourd'hui, sur d'autres papiers et par d'autres protocoles, on en soit au même point qu'en 1800. La tolérance envers ces cultures n'est pas beaucoup plus grande qu'à l'époque. On n'emploie plus d'armes pour les éliminer, mais des mécanismes plus sibyllins. La violence, la corruption, l'ignorance et l'absence de justice sont du même ordre que dans le Far West.

Le film propose une comparaison entre la situation des Indiens du Nord-américain et ceux du Sud.

Le film prétend comparer comment vivent les Indiens dans la forêt, où ils peuvent encore se réfugier dans l'immensité de la nature, chasser et pêcher, et la situation des natifs nord-américains, qui vivent sur un bout de terre attribuée par le gouvernement étatsunien, coupés de leur tradition et de leur mode de vie, sans avoir les mêmes droits que les autres citoyens. Ce qui m'intéresse c'est de soulever une question : ces natifs nord-américains préféreraient-ils vivre comme les Indiens dans la forêt s'ils le pouvaient ? Seraient-ils plus heureux s'ils étaient moins intoxiqués par le modèle de la civilisation occidentale ?

Vous considérez que les Indiens du sud de l'Amérique ont eu plus de chance que ceux du Nord ?

C'est l'une des questions les plus importantes que contient le film. Les histoires des deux côtés sont marquées par le sang, mais dans le Sud ils ont trouvé des refuges comme les forêts amazoniennes, où ils peuvent continuer à vivre cachés du reste du monde. Ceux du Nord, en revanche, ont perdu leur personnalité et certains ne savent plus qui ils sont. Sans cette boussole identitaire, il est très difficile de vivre. Et encore plus de se mêler à des cultures postérieures à la leur, qui n'en finissent plus de nier et de mépriser leur existence. Si j'étais né indien, j'aurais préféré le faire près de l'Amazonie qu'aux États-Unis.



L'époque où se déroule le film semble relever d'une ambiguïté étudiée. Est-ce une façon de refléter la circularité du temps à laquelle croient ces cultures autochtones ?

Oui, il y aura un jeu d'aller-retour au niveau temporel, qui se reflète dans la photographie, les costumes, la façon de parler et l'éclairage. Le film démarre dans le passé avec le western, mais pas un passé naturaliste, mais plutôt un passé inspiré des décors westerns classiques. Puis on passe au présent dans la réserve indienne et enfin on voyagera dans un passé plus proche dans l'Amazonie des années 70. Je crois que cela ne posera pas de problème au spectateur, qui aujourd'hui est très entraîné à faire des sauts dans l'espace et dans le temps. Quand on cherche une information sur Internet, on passe de l'actualité à d'autres siècles sans être perturbé.

Vous avez l'habitude de dire que vos histoires naissent de lieux, de décors naturels qui vous les inspirent. De quel espace sort ce film-ci ?

Nous avons tourné la première partie à Pine Ridge (Dakota du Sud), un endroit très aride, où vivent entre 50 000 et 70 000 habitants avec seulement une vingtaine de policiers, malgré une présence démesurée d'armes et de drogue. J'ai découvert cet endroit en 2016, grâce à Viggo Mortensen, qui y était allé plusieurs fois. J'ai pris deux avions, j'ai loué une voiture et je me suis posé là-bas. J'y suis retourné trois fois ensuite.

Tous vos films se déroulent dans des endroits reculés, isolés du monde : la province de Misiones dans Los muertos, Ushuaia dans Liverpool, la pampa dans Jauja... Qu'est-ce qui vous intéresse dans ces lieux ?

Dans ces endroits-là vivent des gens qui ont à la fois plus et moins. Ce sont des personnes marginalisées ou automarginalisées. Certains n'ont pas eu le choix, mais d'autres ont choisi en conscience de vivre loin de l'endroit où moi je vis, une grande ville cosmopolite. Ils vivent d'une autre manière, avec d'autres valeurs. Dans les deux cas, je crois que cela nécessite beaucoup de courage de vivre comme cela. Pourquoi ont-ils choisi de ne plus avoir de lien avec le reste du monde ? Pourquoi veulent-ils vivre en marge des feux de circulation, téléphones portables et autres cartes de crédit, des chefs et des journées de huit

heures au bureau ? Tout se ressemble tellement dans le monde d'aujourd'hui que rencontrer des gens qui vivent autrement me rend très curieux. Ces gens-là peuvent peut-être m'en apprendre plus sur moi-même que mon voisin du septième. L'une des raisons importantes pour faire ce film était que j'avais envie de passer du temps avec eux. Je m'ennuie un peu à Buenos Aires, je veux m'échapper de chez moi et nouer de nouvelles relations. Certains aiment s'enfermer dans un studio de tournage pour faire de la science-fiction. Je préfère m'embarquer dans des expéditions comme celle-ci et me prendre pour Matthew Henson.

Tous vos films peuvent être vus comme des westerns, mais celui-ci en est littéralement un...

Oui, je parle habituellement d'hommes bourrus et sauvages, avec des problèmes d'identité et de communication, qui cherchent une revanche. C'est le cas dans plusieurs de mes films : LA LIBERTAD, LIVERPOOL, JAUJA... Cette fois, j'ai tourné un western en bonne et due forme, même s'il y a des chances qu'il rappelle moins le cinéma de John Ford que celui de Glauber Rocha.

Considérez-vous le western comme un genre primordial dans l'histoire du cinéma ?

J'ai grandi à la campagne, au contact de la nature et au milieu des chevaux. Je faisais mes études à la ville, mais mes souvenirs les plus marquants sont de ces endroits-là, où je sautais au milieu des cochons et je voyais naître des poulains. Mes souvenirs d'enfance sont bien plus ruraux qu'urbains. Plus tard, quand je suis arrivé à l'école de cinéma et qu'on m'a demandé de choisir mon film préféré, j'ai choisi IMPITOYABLE. Au fond, j'ai toujours cru qu'être cinéaste impliquait de réaliser un western, qui est le genre étatsunien par antonomase. Me placer dans ce contexte me permet de jouer à être John Ford ou Clint Eastwood. Les Indiens ont été très importants pour moi quand j'étudiais le cinéma. Aujourd'hui, ce sont des figures qui ont disparu des films. Il devient très difficile d'en voir. Entre autres choses, avec ce film j'essaye de voir comment la culture cinématographique a proposé une représentation bien définie des Indiens et les a ensuite laissés de côté.

On dit souvent que vous vous méfiez du récit et que vous travaillez sans y avoir recours. Vous êtes d'accord avec cette affirmation ?

Le récit dans son aspect le plus télévisuel ou propre au cinéma narratif ne m'intéresse pas. J'essaie de ne pas raconter par les mots mais à partir d'autres ressources. Dans mes films, on en apprend davantage sur un personnage en observant l'environnement dans lequel il vit et que s'il se mettait à le raconter lui-même en détail. J'observe des situations et j'essaie de donner aux actes quotidiens une dimension étrange par ma manière de les montrer. J'aspire à ce que le spectateur complète le film dans sa tête, à partir de sa propre expérience et des liens qu'il voudra bien faire. J'oblige le spectateur à travailler et dans ce travail, généralement, les mots sont de trop.

La dimension narrative du film semble plus affirmée que d'habitude...

Oui, parce que l'histoire est tellement étrange qu'il a fallu introduire quelques indications supplémentaires. Ce sont des choses qui vont de pair : plus la structure est complexe et extravagante, plus il faut ajouter de dialogues. Sinon le résultat serait trop expérimental et ce n'est pas la voie que j'ai envie de prendre.

Quelle est la dimension politique ?

Son interprétation est variée, selon l'origine du spectateur. Un natif américain ne le verra pas comme un Blanc, un Européen ne le verra pas comme un Étatsunien ou un Argentin. Il parle davantage de l'avenir que du passé. Je n'aspire pas tant à parler d'un retour à un état d'origine qu'à me demander où nous nous dirigeons.

Où nous mène le progrès ? À quoi la notion de progrès a-t-elle mené les natifs étatsuniens ? Vaut-il mieux vivre pauvre dans le Cône Sud ou légèrement plus riche mais totalement isolé et sans aucun avenir possible ? Est-il préférable de vivre sous un arbre, à regarder comment la lumière change au fil de la journée, ou inséré dans une certaine idée de la civilisation occidentale ? Ce qui est clair, c'est que le film questionne l'idée de progrès tel que nous le connaissons. D'où le recours à un genre avec des bons et des méchants, des Blancs et des Indiens, qui nous renvoie à un temps où il n'y avait ni lois ni figures d'autorité. Celui qui commandait était celui tirait le premier. Et les choses n'ont pas tellement changé : ceux qui commandent et ont voix au chapitre aujourd'hui sont encore ceux qui dégainent leurs revolvers le plus vite, ceux qui s'empressement de signer des accords dans l'ombre.



LISANDRO ALONSO

FILMOGRAPHIE



2023 EUREKA

2015 JAUJA

Festival de Cannes 2014 – Un Certain Regard – Prix FIPRESCI

2009 LIVERPOOL

Quinzaine des réalisateurs 2008

2006 FANTASMA

Quinzaine des réalisateurs 2006

2004 LOS MUERTOS

Quinzaine des réalisateurs 2004

2001 LA LIBERTAD

Festival de Cannes 2001 – Un certain regard

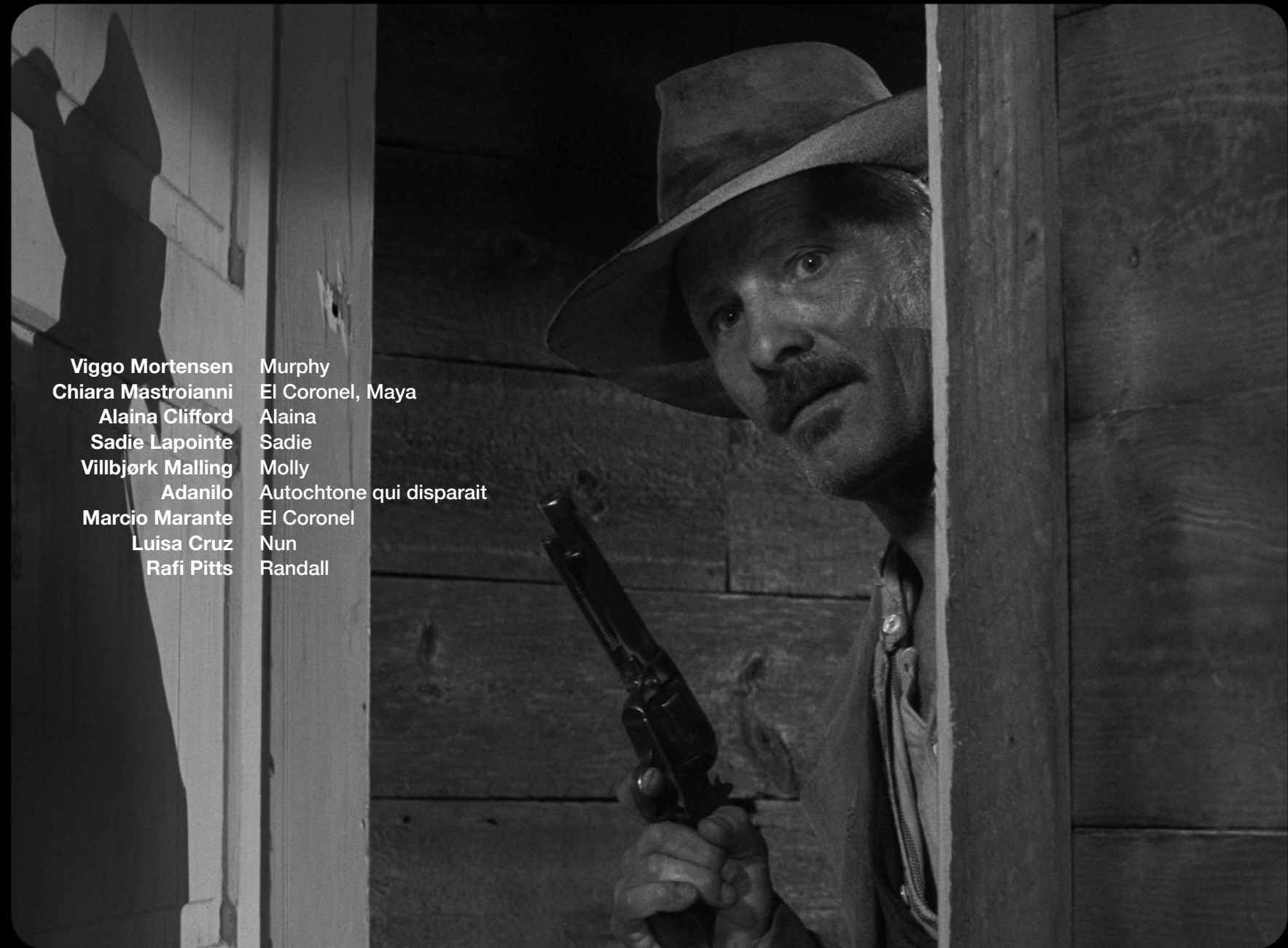
LA PRODUCTION

slot machine

SLOT MACHINE est une société de production fondée en 1993 par Marianne Slot et rejointe par Carine Leblanc en 2014. Depuis sa création Slot Machine a accompagné des auteurs tels Lars von Trier, Lucrecia Martel, Bent Hamer, Malgoska Szumowska, Paz Encina, Lisandro Alonso, Emma Dante, Marian Crisan, Juliette Garcias, Yeşim Ustaoglu, Sergei Loznitsa, Naomi Kawase, Benedikt Erlingsson, et bien d'autres.

EUREKA est le 4ème film de Lisandro Alonso produit par Slot Machine.

LISTE ARTISTIQUE



Viggo Mortensen	Murphy
Chiara Mastroianni	El Coronel, Maya
Alaina Clifford	Alaina
Sadie Lapointe	Sadie
Villbjørk Malling	Molly
Adanilo	Autochtone qui disparaît
Marcio Marante	El Coronel
Luisa Cruz	Nun
Rafi Pitts	Randall

LISTE TECHNIQUE



Réalisation Lisandro Alonso
Scénario Lisandro Alonso
Fabian Casas
Martin Camaño
Photo Timo Salminen
Mauro Herce Mira
Design sonore Catriel Vildosola
Son Santiago Fumagalli
Vincent Cosson
Décors Miguel-Angel Rebollo Fernandez-Paniagua
Marlene Rodríguez Serrano
Costume Gabriela Fernandez
Natalia Seligson
Musique originale Domingo Cura

Production Slot Machine
Productrices Marianne Slot
Carine Leblanc
Coproducteurs 4L
Luxbox
Komplizen Film
Rosa Filmes
Woo Films
Le Pacte
Arte France Cinéma
Distribution France Le Pacte
Ventes internationales Le Pacte